

set des grandes souffrances physiques est de créer un égoïsme profond : mon premier mouvement fut de me trainer vers l'arrière, où je m'assis à côté d'une jarre d'eau, afin d'y satisfaire ma soif inextinguible. Mes quatre compagnons d'infortune se réunirent autour de moi : le mal ne sévissait pas encore sur eux avec violence ; mais la chaloupe en renfermait quatre autres, deux morts et deux agonisants, dont l'un, vieux gentilhomme italien, occupait depuis trois jours cette hideuse retraite ; il ne cessait d'appeler ses enfans, en poussant des gémissemens à fendre le cœur, et s'efforçait de tems en tems de repousser, d'une main débile, le cadavre de son voisin qui retombait sur lui à chaque oscillation du navire. A la distance de cent cinquante brasses du rivage, les ancres touchèrent le fond, le bâtiment s'arrêta, et nous pûmes contempler le pays qui offrait à nos yeux un aspect rocailleux et sauvage, avec une chaîne de hautes montagnes bornant au loin l'horizon. Nous apercevions sur la grève les matelots et les passagers qui nous avaient si lâchement délaissés.

« Cette vue augmentait le désespoir de notre situation ; car ils avaient pris la seule embarcation que, par nos efforts réunis, nous fussions en état de mouvoir. A nos gestes supplians, ils répondirent par des signes d'indifférence ou de dérision qui nous firent clairement comprendre que nous n'avions rien à attendre de leur secours. Alors, exaspérés par tant de perfidie et de cruauté, mes compagnons se déterminèrent à couper les câbles, et y réussirent après beaucoup de peines et d'efforts. Délivré de ses liens, le navire se mit à dériver de nouveau vers le rivage, dont l'escarpement nous permit heureusement d'approcher de si près, que ce ne fut guère qu'à une distance de vingt brasses que le bâtiment fut arrêté par les écueils. La difficulté consistait alors à gagner la terre ferme ; le maître de l'équipage, qui était le moins malade de tous, n'ayant eu qu'un court accès de fièvre, se jeta à la nage avec une corde nouée autour de son corps, et arriva à terre ; là, il en attacha un bout autour d'un rocher, tandis que les hommes du bord amarraient l'autre bout aux porte-haubans, et établissaient sur cette corde un va-et-vient aboutissant à un sabord.

« Et tous, à l'exception des deux malheureux de la chaloupe, nous nous y assîmes chacun à notre tour et fûmes tirés à terre par une seconde corde. Grâce à l'assistance du cuisinier, je parvins, avec des efforts incroyables, à me placer dans le va-et-vient ; mais au moment où l'on me halait hors du sabord, je pirouettai, et mes yeux se reportant en arrière rencontrèrent ceux du pauvre vieux monsieur italien couché dans la chaloupe. Son regard fut si douloureux, si rempli de désespoir et de reproche, que je fermai mes paupières et me sentis défaillir. En approchant du rivage ma faiblesse et mes émotions furent telles que, ne pouvant plus me soutenir, je tombai la tête la première dans la mer. Quand je reparus à la surface, un matelot me tendit un aviron que je saisis avec une force désespérée, et ce fut ainsi qu'on m'attira à terre où je demeurai étendu, privé de sentiment.

« Quand je repris connaissance, je trouvai mon ami l'officier assis à mes côtés : « Avant de quitter le bâtiment, me dit-il, je descendais à votre cabine, afin de vous faire lever s'il était possible et de vous emmener, mais sur mon chemin je rencontrai le capitaine qui dit qu'il venait de vous quitter à l'instant, et que bien certainement vous étiez mort. Tout coquin qu'il est, je pensai qu'il le croyait véritablement. Cependant, comme je persistais à descendre pour m'assurer moi-même de votre état, il me déclara que si je ne m'embarquais à l'instant même dans le canot, il partirait sans m'attendre, et je fus contraint de lui obéir, mais avec l'espérance pourtant que je pourrais revenir visiter le navire et vous chercher. Cet espoir ne dura pas longtems, car en approchant de la côte, l'embarcation heurta contre un rocher et chavira ; un des passagers fut noyé. Mais voyez, continua l'officier en s'interrompant brusquement ; vous êtes parti à tems. Regardez l'*Espirito Santo* ! »

« Le fatal navire pris entre les rochers s'y était heurté bruyamment durant quelque tems, battu par les flots. Tout à coup il se souleva, poussé sans doute par une lame plus forte que les autres, et se coucha pesamment sur babord. Les mâts craquèrent effroyablement et tombèrent avec tous leurs agrès ; trois ou quatre énormes vagues fondirent sur le pont et le balayèrent complètement, engouffrant dans leur tourbillon la chaloupe et ceux qui l'habitaient. Morts et vivans furent engloutis si promptement, que nous n'en vîmes reparaitre aucun.

« Il fallut alors se consulter quant à la direction future de nos mouvemens. Deux Turcs s'approchèrent à quelque distance et répondirent à nos questions, qu'au lieu de l'île de Rhodes, nous avions échoué sur la côte de Caramanie, près Castel-Rossa. Ils nous informèrent en outre qu'il n'y avait point de village à une moindre distance que celle de deux lieues ; nous résolûmes donc de nous rendre à celui qu'ils nous indiquèrent.

« Ma faiblesse était excessive, mes vêtemens étaient entièrement mouillés, mes membres noirs de contusions, et mes souffrances devenaient plus aiguës que jamais. Quand on parla de se mettre en route, je n'aurais pas cru pouvoir faire trente pas, et, cependant, je parvins, à force de courage, à accomplir cet effort. Les bien portans marchaient en tête, et les quatre pestiférés et moi nous formions un groupe à part. Au coucher du soleil, nous atteignîmes un misérable bourg, où nous rencontrâmes un individu appartenant au consulat russe. Notre capitaine se recommanda à lui comme un naufragé, et lui demanda asile et protection, jusqu'à ce qu'on eût pu faire parvenir la nouvelle de notre malheureuse situation au consul anglais de Malte ; mais il me dit pas un mot de la peste. Cependant, les habitans, tout Turcs et fatalistes qu'ils étaient, ne voulurent pas s'exposer imprudemment, et dès qu'ils sûrent que nous venions d'Alexandrie, ils nous assignèrent une demeure

à quelque distance du bourg. Je refusai, comme le voulait le capitaine, de me réunir aux malades dans le lieu où ils furent séquestrés ; et, ne désespérant pas encore de mon salut, je fis un marché particulier avec un Turc qui me permit de dormir dans son étable, au milieu des chevaux. Il me vendit un vieux tapis déchiré pour me servir de couverture, et ce fut dans ce misérable refuge que je m'installai avec une grosse pierre pour oreiller.

« Ma fièvre augmenta dans la nuit ; à deux heures du matin, je tombai dans le délire, ce qui fut, je crois, la crise la plus terrible de ma maladie. Milles divagations effrayantes me traversaient le cerveau ; c'était tantôt le pestiféré furieux qu'on avait laissé tomber de la vergue dans la mer, qui me saisissait la jambe entre ses dents et m'en déchiquetait la chair jusqu'aux os ; tantôt le pauvre italien abandonné dans la chaloupe m'enlaçait de ses bras glacés et cadavéreux, et m'étreignait à m'étouffer, avec un rire de démoniaque. Je conserve néanmoins le souvenir d'un moment où de grands cris se firent entendre, et je vis plusieurs personnes se précipiter dans le hangard. Je n'appris que le lendemain la cause de ce tumulte, ayant repris mes sens peu après le lever du soleil. Il paraît que, durant la nuit, le cuisinier, ayant été pris aussi d'un violent délire, s'était traîné jusqu'à un feu qu'on avait allumé dans la cour, et ses jambes s'y étaient horriblement brûlées avant qu'on pût lui porter secours. Personne ne voulait le toucher, et ceux qui entrèrent dans mon réduit étaient venus y chercher une corde pour attacher ce malheureux par le corps et le retirer du feu. Une heure après, il mourut et fut enterré par les Turcs ; mais les soupçons s'élevèrent de tous côtés sur la nature de notre maladie, et les habitans commencèrent à proférer contre nous des menaces de mort. Mon état surtout fut considéré comme très-suspect, et plusieurs individus vinrent m'examiner. Ce qu'ils virent confirma leurs craintes ; déjà, les plus féroces et les plus sanguinaires d'entre ces sauvages me couchaient en joue avec leurs carabines, enchaînés de trouver un prétexte pour verser le sang d'un chrétien, lorsqu'un vieux mollah intervint en ma faveur. — Arrêtez ! leur cria-t-il, je vois écrit sur son front que son heure n'est pas encore venue.

« Les Turcs se retirèrent en murmurant et jetant des regards de haine sur la proie qu'on leur arrachait ; alors le vieillard s'approcha, et fixant sur moi un regard plein de bienveillance et d'une douce pitié, il me demanda ce qu'il pouvait faire pour me soulager : je le suppliai de me donner de l'eau, ce qui était la chose que je souhaitais le plus ardemment ; il en plaça un pot à côté de moi, et me laissa en faisant des vœux pour mon rétablissement. Dans la soirée, sa femme vint me trouver de sa part, et me fit les mêmes offres de service.

« A force de prières, le capitaine de notre brick et ceux qui l'accompagnaient obtinrent qu'on les laissât tranquilles jusqu'à ce qu'une réponse arrivât de Castel-Rossa, où l'on avait envoyé un messenger avec une lettre expliquant notre situation : elle était des plus critiques, car le gouverneur de l'endroit n'avait qu'à lever le doigt, et nous étions tous massacrés.

« Ce fut dans cette position que je passai une autre nuit de misère. Le jour suivant, on reçut la nouvelle qu'un agent consulaire était arrivé de Castel-Rossa ; mais il refusa de débarquer, et toute la troupe fut obligée de retourner à pied au lieu où le brick avait fait naufrage. Profondément dégoûté de mes compagnons, qui ne désiraient évidemment me garder avec eux que pour les defrayer de leurs dépenses, je m'efforçai de persuader à l'agent, par l'offre d'une somme considérable, de me fournir un bateau pour me transporter à Rhodes ; mais tout ce que je pus obtenir fut qu'on en accorderait un pour y conduire tout le monde. Cette promesse faite, l'officier nous quitta pour retourner à son poste. Mais nos souffrances n'étaient pas à leur terme. Quand nous voulûmes revenir au village, les Turcs, qui nous avaient escortés, s'y opposèrent et restèrent sourds à toutes nos supplications. Ils nous désignèrent une petite prairie entourée de buissons. « Voilà votre gîte ! » nous dit leur chef. Et voyant que toute résistance serait inutile, nous fûmes contraints de nous résigner. On plaça de distance en distance un cordon de sentinelles, en nous faisant comprendre clairement que quiconque chercherait à franchir le cercle serait fusillé sans cérémonie. Les autres malades et moi reçûmes l'ordre d'occuper un coin retiré du champ ; notre lit était la terre humide, notre toit la feuillée rare et maigre d'un chêne rabougri et la voûte bleue du ciel. Les Turcs nous avaient envoyé un mouton qui fut tué, et dont quelques morceaux grillés nous furent jetés ; mais la vue de la nourriture m'inspirait une répugnance invincible ; je cherchai à sommeiller ; pour surcroît d'affliction, la pluie commença dans la soirée, et ne cessa pas de tomber durant tout le tems que nous passâmes en ce lieu maudit.

« Je n'essayerai pas de vous détailler toutes les misères que j'endurai pendant les deux jours qu'il nous fallut passer, en attendant le secours promis. Je n'avais pu fermer l'œil une minute depuis que j'avais quitté le navire, et, la seconde nuit, je parvins à me trainer auprès du feu qu'un Français avait réussi à entretenir malgré la pluie : il ne me repoussa pas. Là, quoique la fièvre continuât de me harceler, mon épuisement était tel que je tombai dans un profond engourdissement durant plus d'une heure. Je me rappelle que mon idée fixe avait d'abord été de sécher mes bas trempés par la pluie, et je m'endormis en les tenant étendus au-dessus du feu ; quand je revins à moi, l'un d'eux était entièrement brûlé. En retournant à mon gîte, j'emportai quelques tisons, et, après avoir creusé péniblement un trou en terre, j'y allumai un petit feu. Le bonheur est relatif, dit-on : pendant que je réchauffais mes membres raidis et glacés à cette flamme pétillante, et que je savourais une goutte de café oubliée dans un pot qui avait appartenu au cuisinier mort la veille, je sentis mon âme se dilater et s'épancher en une joie pleine de ré-